

Les dernières fenêtres s'étaient éteintes. Ne restait plus pour éclairer la nuit que le halo jaune du réverbère lubrifiant les carrosseries des voitures alignées le long du trottoir. Aucun bruit perceptible hormis le ronronnement lointain d'un moteur. Le chuchotement discret des arbres emplissait le silence. La nature veillait.

J'ai fouillé dans la poche de mon jeans pour en extraire la boîte d'allumettes que j'y avais glissée en prévision de cet instant funeste. Ce que j'allais faire ne me plaisait pas. Il fallait pourtant bien en passer par là. Une fin inéluctable, mais je ne voyais pas d'autre choix que condamner au bûcher le monstre que j'avais moi-même enfanté.

Et puis, j'avais promis à Sam.

J'ai craqué une allumette...

Il s'est produit alors cette chose insensée : j'aurais juré un instant sentir sous mes pieds frémir le gazon, et entendre s'élever du sol comme un gémissement

douloureux, une plainte prémonitoire anticipant l'hécatombe.

Je n'y crois pas.

Je sais que tout cela est parfaitement stupide, l'invention d'un esprit surmené reposant sur une bonne dose d'anthropomorphisme. Pourtant, j'ai perçu ou cru percevoir une plainte émanant du gazon.

Fallait-il y voir la rançon de la culpabilité qui m'assaillait en cet instant, ou quelque chose de l'ordre de l'empathie, une faculté à communier avec la nature que j'aurais héritée de ma mère ?

J'ai regardé danser la flamme en m'interrogeant sur la conduite à tenir. Qu'y avait-il lieu de faire en la circonstance ? Allais-je mettre mon projet à exécution quoi qu'il m'en coûtât, ou définitivement renoncer et rentrer chez moi ?

Je savais très exactement ce que j'avais à faire. Il n'y avait pas à tergiverser. C'était la seule solution. Un sacrifice exigé, nécessaire et incontournable.

La flamme a dansé dans le noir, légère et fragile. Puis, d'un coup, tout s'est embrasé dans un rugissement de voiles en folie battant, se déchaînant sous la tempête. Les flammes endiablées ont couru en crépitant au ras du sol, engloutissant la nuit dans une lumière rougeoyante.

Attendre l'obscurité pour agir en toute discrétion était incontestablement une erreur de taille. Il fallait être un sacré couillon pour imaginer que la nuit serait complice, qu'elle envelopperait cette scène irréaliste d'un voile opaque d'ombre et de mystère. Rien de

plus visible qu'un brasier rougeoyant dans le noir, à part peut-être une armada de gyrophares découpant violemment l'obscurité en cercles bleutés ou une douzaine de projecteurs braqués pleins feux sur la zone. Bientôt tous les voisins seraient pendus à leur fenêtre, et certainement pas pour y prendre le frais. Demain, on ne parlerait plus dans le quartier que de cet énigmatique feu incendiant brutalement la nuit.

Les flammes ont progressé en rampant jusqu'au pied du framboisier, dévorant méthodiquement toute vie sur leur passage, et se sont jetées sauvagement sur la haie de chèvrefeuille cramponnée à la clôture métallique.

Cette fois, elles n'iraient pas plus loin. Il n'existait plus rien au-delà pour leur donner prise, juste une herbe humide que le feu n'atteindrait pas.

Demain, il ne resterait ici qu'un champ de cendres sacrificiel.

Tout serait terminé.

Peut-être.

Ray-grass

« Il n'est guère exagéré que de dire que l'extrémité de la racine ainsi dotée, et ayant le pouvoir de diriger les mouvements des parties contiguës, agit comme le cerveau des animaux inférieurs. »

CHARLES DARWIN

Un arbre qui marche ?

Impossible, hormis dans l'imagination fantasque d'un romancier ou les délires de quelque savant fou.

Pourtant, le palmier des Andes n'est pas loin de réaliser cet exploit.

On le surnomme « le palmier marcheur » ou « le palmier à échasses ». *Socratea exorrhizza* pousse dans les forêts tropicales humides d'Amérique Centrale et d'Amérique du Sud. Il doit son nom à ses racines-échasses, des racines aériennes qui peuvent mesurer jusqu'à deux mètres de long et forment un cône maintenant le tronc surélevé au-dessus du sol, un peu comme une tour Eiffel végétale.

Ces racines-échasses permettent au palmier des Andes non seulement de grimper vers la lumière – un atout considérable dans ces forêts tropicales denses où la concurrence est rude – mais aussi de se déplacer horizontalement en quête de meilleures conditions d'ensoleillement ou d'un sol plus favorable. Lorsque certains facteurs de son environnement varient, par exemple si d'autres arbres ont poussé autour de lui et que le taux d'ensoleillement de la zone où il est implanté ne lui convient plus, le palmier des Andes étire ses racines jusqu'à un lieu plus propice à son épanouissement et s'y implante en faisant mourir ses racines précédentes. Son tronc n'étant pas ancré dans la terre, il lui suffit d'attendre que sa nouvelle racine entre en contact avec le sol pour se séparer de sa racine la plus éloignée dans le sens opposé, et déplacer ainsi son tronc d'un pas en direction du nouvel endroit qu'il s'est choisi.

Un mouvement certes imperceptible pour l'œil humain mais parfaitement quantifiable. Sur ses racines-échasses, le palmier des Andes est capable de se déplacer de plus d'un mètre par an.

I

Le jour où pour la première fois j'ai franchi la porte du laboratoire d'AGAF, je devinais déjà que le chemin serait semé d'embûches. J'étais missionné pour fabriquer des organismes génétiquement modifiés et les OGM n'ont jamais recueilli les faveurs du public. La tâche était ingrate, j'en avais pleinement conscience.

Je ne saurais décrire au juste mon état d'esprit du moment : un mélange vaporeux de joie, de fierté et d'excitation qui me tirait dangereusement vers ces hautes sphères dont on sait à quel point elles peuvent s'avérer casse-gueule, mais aussi une bonne part de doute, sinon de culpabilité par anticipation, pour me maintenir les pieds solidement ferrés au sol.

Je savais parfaitement que travailler sur les OGM ne m'attirerait pas que les honneurs. Je devais me préparer à affronter les sarcasmes et les critiques corrosives de détracteurs qui ne tarderaient pas à venir m'encombrer l'existence et me mettre des bâtons dans les roues.

Pourtant, ce soir où je rentrais à la maison avec une collection de godets contenant des plants de gazon transgénique, j'étais loin d'imaginer dans quel sombre et inextricable merdier j'allais me fourrer.

Ce n'était pas la première fois que je ramenaient des plants à la maison, je le faisais même assez régulièrement. Sous le prétexte d'en prendre soin, surveiller

de près leur croissance, les arroser avec la régularité voulue. Tout cela, bien sûr, par pure conscience professionnelle.

C'est du moins ce que je raconte autour de moi.

En réalité, il existe à cette vieille habitude une autre raison plus personnelle et que, en règle générale, je préfère taire, de crainte sans doute que l'on ne comprenne pas des motivations qui, dans mon propre esprit, demeurent à vrai dire assez floues. Je ne saurais trop l'expliquer, mais j'éprouve une sorte de jouissance à voir mes cultures croître, grimper en puissance, et se développer harmonieusement sous mes yeux. Je ne l'avouerai bien entendu jamais à Savannah. D'autant qu'il lui est arrivé à l'occasion, en me voyant m'activer autour de mes plantes, de se livrer à quelques comparaisons sarcastiques.

— On dirait une mémé qui arrose ses géraniums, m'a-t-elle lancé l'autre jour sans ménagement.

Quand elle a ajouté qu'il ne me manquait, pour que le tableau fût complet, que le peignoir à fleurs, les chaussettes en accordéon dans les charentaises, et les bigoudis multicolores s'étageant en rangs serrés sur la tête, notre fille est partie pour une bonne crise de fou rire.

Difficile effectivement de s'extasier devant les capacités cognitives hors du commun d'un géranium lierre épandant paresseusement ses branches molles sur l'appui de fenêtre. Une cactée brandissant ses épines aura du mal à vous faire croire que se cache là-dessous quelque chose de l'ordre de l'intention, voire

une réelle volonté de blesser. Même une vorace dionnée gobe-mouche n'a pas l'agressivité franchement plus convaincante. Pourtant les plantes sont loin d'être ces sous-êtres englués dans la passivité où les confine notre imaginaire. Si leurs mouvements sont trop lents pour être perceptibles à nos yeux, ils n'en existent pas moins. Le monde végétal n'est d'ailleurs tout compte fait pas si éloigné du modèle animal. Dans le monde animal le cerveau est en haut, chez les végétaux il est en bas, disait Darwin. Une simple inversion de polarité, donc.

Quoi qu'il en soit, les mystères longtemps insoupçonnés du monde végétal, cette vie en sourdine, étrangère à nos sens, qui évolue discrètement en parallèle, cette croissance lente et silencieuse, m'ont toujours fasciné.

Je crois que cette attirance particulière pour les végétaux me vient de ma mère. Elle a longtemps possédé une serre où s'épanouissaient magistralement hibiscus, anthuriums, daphnés, azalées, orangers, amaryllis, cannas, et autres précieux tubercules. Elle, qui affichait d'ordinaire un naturel de commandant de gendarmerie, réservait à ses plantes un soin et une patience à la mesure de leur texture soyeuse et de leur croissance délicate. Elle consacrait l'essentiel de ses journées à bouturer, replanter, tailler, arroser, et j'ai souvent eu ce sentiment qu'il existait entre ses plantes et elle comme une forme de communication et de compréhension mutuelle, j'oserais dire une sorte de climat d'empathie.

Je ne sais pas si j'aurais aimé être bichonné moi aussi par ma mère avec le même soin, les mêmes égards attentionnés qu'elle déployait vis-à-vis de ses plantes ou si, au contraire, je ne m'apitoyais pas plutôt sur le sort tragique de ces végétaux que j'imaginai étouffant sous l'emprise maternelle sans aucune chance de s'en libérer jamais. Peut-être ces deux sentiments cohabitaient-ils en réalité dans mon esprit. Je suppose qu'il existe en chaque être une part d'ambivalence et je ne fais pas exception à la règle.

Savannah est loin de partager mon intérêt pour le monde végétal. Nous n'avons d'ailleurs résolument rien en commun. Ce fut une évidence dès notre première rencontre. Elle arborait alors un authentique chapeau de cow-boy et une chemise à carreaux style western, se coltinait un épouvantable accent de mâcheur de chewing-gum et entretenait un goût immodéré pour les rodéos et les vastes espaces. Au parfum des roses, elle préférait celui du crottin de cheval et je n'ai pas mis longtemps à comprendre qu'elle n'était pas le genre de fille qui se laisserait séduire avec un bouquet de fleurs.

Texane pure souche, elle venait de débarquer avec son sac à dos kaki, bardé d'autocollants aux noms de capitales où elle n'avait jamais posé le pied, dans une France dont elle maîtrisait mal la langue et les coutumes et qui se résumait pour elle à Paris et ses lumières avec, autour, la couronne normande cerclée d'infranchissables falaises de craie où son grand-père avait échoué un jour mémorable et meurtrier de juin

1944. Il y avait aussi, perdue dans cette géographie confuse et indisciplinée, une frange bleutée de Côte d'Azur qu'elle situait vaguement quelque part entre Utah Beach et Omaha Beach.

Rien en commun.

Cette fille m'attirait irrésistiblement pour une raison obscure que je ne m'expliquais pas bien et que je ne m'explique d'ailleurs toujours pas vraiment, mais qui entretient pourtant le magnétisme depuis sept ans et fait perdurer envers et contre tout cette union étrange qui est la nôtre.

Au début, Savannah trouvait franchement antipathiques ces collections de pousses sans attrait issues de mes recherches, qui venaient s'aligner sur les éta-gères de la véranda. Je l'ai surprise un jour discutant au téléphone avec une amie qui se plaignait des tonnes de boulot que son compagnon ramenait à la maison et qui grignotaient leur intimité.

— Adam, c'est pire. Il ramène des trucs bizarres. Des plantes « expérimentales », des « OGM ».

Au fil du temps, elle s'en était accommodée. Elle ne s'en étonnait et ne s'en plaignait plus, ou rarement. Mes cultures faisaient partie du décor au même titre que le juke-box, imposé par Savannah, qui confère à notre salon une atmosphère surannée de bar américain des années soixante et diffuse des airs qui, je dois le dire, ont une fâcheuse tendance à me courir sur le haricot.

Les OGM, j'en suis persuadé, restent pourtant définitivement classés dans l'esprit de Savannah parmi